

La Coopération des idées

ORGANE MENSUEL DE LA RÉACTION DU BON SENS,
SEUL VRAIMENT INDÉPENDANT DES COTERIES,
DES PARTIS, DES POUVOIRS, DE L'ARGENT,
ET MÊME DES LECTEURS ET ABONNÉS.

RÉDIGÉE PAR GEORGES DEHERME

SOMMAIRE :

LE VIRUS : DU MATÉRIALISME AU TERRORISME ; L'ÉGOCENTRISME VÉSANIQUE DES « DROITS » ; DU LÉGISME AU BOLCHÉVISME ; DE LA DÉMENCE REVENDICATIVE A LA BESTIALITÉ GRÉGAIRE.

NOTES, DOCUMENTS ET COMMENTAIRES : LES ANCIENS COMBATTANTS EN PROIE A LA DÉMAGOGIE (*Suite et fin*) ; « LES SOVIETS PARTOUT » ; UN GOUVERNEMENT DE BRELANDIERS.



ABONNEMENTS GRATUITS

Le service régulier de *la Coopération des idées* sera fait GRATUITEMENT à qui communiquera son adresse à M. G. DEHERME, 29^{bis}, rue de Montevideo, Paris (XVI^e).



REPRODUCTION AUTORISÉE SANS CONDITION

Le régime matérialiste et corrompeur du profitariat intellectuel et de la prétendue « propriété littéraire » a généralisé la simonie et provoqué une pernicieuse et honteuse prostitution de l'esprit.

Cet asservissement de l'intelligence à l'Argent et au Nombre est le principal obstacle à la liberté spirituelle, à la régénération des opinions et des mœurs qui seules peuvent sauver encore la civilisation occidentale.

Rompant donc avec des errements mortels, nous autorisons, nous sollicitons même la REPRODUCTION, partielle ou totale, littérale ou interprétative, de tout ce qui est publié dans ces cahiers. ET SANS CONDITION D'AUCUNE SORTIE, fût-ce d'indication de source.



Tous les N^{os} précédant celui-ci sont épuisés.

LA COOPÉRATION DES IDÉES

RÉDIGÉE PAR GEORGES DEHERME.

LE VIRUS

Des tragiques événements dont la Bohême et l'Autriche furent récemment le théâtre, je n'ai, pour le moment, rien à dire qui n'ait été dit ailleurs. Car il ne s'agit pas de s'indigner mais de comprendre, à tout le moins d'élucider. Or, les faits sociaux ne sont bien saisis par l'intelligence que dans leurs rapports et leurs résultats.

La riposte de Mussolini décidant, à l'annonce du putsch de Vienne, la concentration militaire à la frontière du Brenner, est plus significative. En effet, cette intervention, comme en convient *le Temps*, « arrêta net l'opération envisagée par les nationaux-socialistes allemands sous le couvert d'une action directe de la légion des nazis campés en Bavière ». Bonne leçon pour nos pacifistes, s'ils étaient capables de l'entendre, et qui nous enseigne que les harangues et les chiffons de papier n'ont jamais préservé un peuple de la guerre et de l'invasion.

De plus, cela nous avertit aussi que, pour notre pays, énervé, décérébré, dissocié par une virulente démoploutocratie, les années, les mois qui viennent comporteront de redoutables périls.

Il est vrai que de tumultueuses « jeunesses », de farouches néos, de téméraires novateurs ou rénovateurs nous

pressent de décorer ou de changer le vase dans lequel nous buvons avidement, avec délices, le poison stupéfiant qui nous tue lentement.

Est-il besoin de le dire : ce n'est pas assez. Le climat d'élection du virus qui infecte et décompose notre civilisation est l'esprit métaphysique qui refoula ou stérilisa les rudimentaires vertus sociales du magisme fétichiste, du paganisme ou de la touchante piété théologique.

Quant aux éléments, particulièrement léthifères, du virus même, l'observation, la filiation historique et l'expérience révèlent que ce sont le matérialisme, l'égoïsme et leur désastreuse séquelle : légisme, parlementarisme, démoploutocratie, totalitarisme, sentimentarisme médullaire ou verbale (terrorisme, romantisme, philanthropie, pacifisme incendiaire), obsession morbide, maniaque du profit (capitalisme, étatismes), etc., etc. Tout cela, bien entendu, avec des dosages variables qui en déterminent la nocuité, suivant les circonstances, les époques et les lieux. Mais, indubitablement, le terme ultime en sera le nazisme ou le bolchévisme qui précéderont l'effondrement ou la reconstruction, la déliquescence ou la régénération. Le mal étant en nous, le remède n'est pas ailleurs.

L'anarchie est surtout intellectuelle. Il nous faut reviser nos valeurs, instruire nos volontés, réformer nos mobiles et nos désirs, et donc apprendre à *bien penser socialement*. Sans quoi le destin des civilisations démentes et corrompues s'accomplira, — implacablement.

DU MATÉRIALISME AU TERRORISME

Ainsi que le soviétisme, le nazisme manifeste le délire matérialiste, malheureusement contagieux (rooseveltisme), des peuples attardés. Aussi l'Allemagne se com-

plaît-elle dans les nuages opaques de l'inconscient mystagogique. Frénétiquement. Elle a horreur de ce qui est clair, honnête, de la mesure, du relatif, de l'utile, c'est-à-dire du positif. Satanique, elle est l'ennemie de toute vraie spiritualité. Ne croyant qu'au *verboten*, à la contrainte, à la peur, à la violence sanguinaire, mieux encore que l'U.R.S.S., elle reflète exactement ce que sera toute l'Europe avant peu, France comprise.

Hitler et Staline, ce sont Hegel et K. Marx en action.

Au demeurant, toute civilisation n'est qu'une expansion croissante des puissances morales. L'étatisme, plus ou moins totalitaire, n'est qu'un retour à la pire barbarie.

La malfaisance de la métaphysique et des métaphysiciens émane surtout de ce qu'il est bien moins nuisible de déraisonner si l'on part d'un principe relatif que de recourir à une logique impeccable en supposant, arbitrairement et absolument, la véracité du faux, la réalité de l'imaginaire ou la prédominance générale des désirs particuliers.

Malgré tout, le dévergondage des sens, des instincts ou du sentiment est plus répandu et a plus d'empire que celui de l'intellect. Par exemple, une société n'aurait guère que le nombre et la nature de scélérats compatibles avec son existence si elle pouvait convaincre les malfaiteurs de leur infamie.

De tout temps, aux racines de toutes nos erreurs de cœur ou de tête, de toutes nos divagations, de tous nos désordres, il y eut l'égoïsme.

Le matérialisme se proclame volontiers athée, et donc affranchi. Mais les choses réelles sont des dieux-tyrans autrement exigeants et durs que les êtres fictifs. Ainsi, nos « réalistes », fussent-ils conservateurs de leurs propres avantages, ne laissent pas de bolchéviser peu ou prou. Mais, aujourd'hui, qui, en fait, résiste à ce courant ? Tout sera emporté. L'humanité doit épuiser, dans de douloureuses expériences, toutes les possibilités de ses égarements avant d'accéder à la saine notion positive d'une spiritualité libératrice des forces mauvaises, fantômes ou choses.

L'odieuse domination du Nombre est, avec l'Argent, le principal facteur de dissolution et de régression sociales. Malheureusement, quand le temporel est seul maître, comment y échapper ? Tout mécanisme, tout système en vue de limiter et de régler une imbécile souveraineté ne peut que fonctionner à l'encontre. Seul le moral serait opérant. Et par là il faut entendre, non le moralisme prédicant, avec lequel, il est toujours des accommodements faciles, mais le religieux. Or cela n'est pas si simple.

C'est la « sensibilité » qui a fait la Terreur, c'est le pacifisme larmoyant qui provoque les guerres d'extermination, les invasions, c'est le sentiment de classe, de race qui inspire les atrocités des soviets et des nazis, c'est enfin l'humanitarisme inhumain qui prépare la conflagration universelle dans le grand chaos...

Il n'est pas de parti ou de ligue qui, avec plus ou moins de vergogne, ne sollicite le Nombre. Du plus réactionnaire au plus révolutionnaire, c'est à qui fera le plus de promesses et proposera le plus de réformes. Or, si l'on assemble ces insanités, on obtient le bolchévisme intégral. Les Russes ne sont-ils pas en train de nous

démontrer d'ailleurs que le communisme n'est que le développement normal du capitalisme et de la démocratie ?

On connaît la boutade d'un de nos aviateurs qui soutenait que l'oiseau ne sait pas voler. Le communisme est un mécanisme que tout mouvement vital enraye et détraque, mais qui est aussi près de la perfection qu'un assemblage de rouages peut l'être. Vraiment, on ne saurait trouver mieux. C'est ce qu'entreprend de nous montrer l'active et puissamment efficace propagande soviétique.

Le bolchévisme intégral ne peut qu'horripiler des Français de sang, même s'ils sont lecteurs de *l'Humanité*. C'est pourquoi nous nous attardons encore à la démocratie parlementaire qui nous l'inocule insidieusement. Mais, comme le totalitarisme des U.S.A., de l'Italie et de l'Allemagne, les mêmes principes matérialistes, les mêmes notions égocentriques doivent avoir leurs fatales conséquences.

L'ÉGOCENTRISME VÉSANIQUE DES « DROITS »

Il paraît incroyable que, durant des millénaires, la fécondation du sol, des animaux et même de l'homme ait pu être attribuée à des interventions magiques exclusivement. Et pourtant, actuellement, n'en est-il pas de même pour les phénomènes politiques et sociaux ? La filiation, les rapports de causalité (non métaphysiques), les *comment* sont méconnus ou dédaignés des foules. Comme leurs ancêtres quaternaires, elles y substituent leurs désirs incohérents que promettent de satisfaire les démagogues-sorciers. Que dis-je ? Des lettrés, des savants

spécialisés même s'en tiennent encore au magisme du suffrage universel, du légisme et de l'étatisme plus ou moins totalitaire.

La démoploutocratie est aussi profondément individualiste, absolutiste et matérialiste que le bolchévisme. Également ennemis des puissances d'esprit, ils adorent les mêmes idoles.

Le « droit », c'est la force matérielle du Nombre, de l'Argent, du légal ou du canon qui cherche hypocritement à se camoufler pour accroître sa puissance, et la plus destructive.

Nous prétendons combattre ce que nous appelons la « Crise » en continuant à cultiver les causes qui l'ont produite. Soit le droit de tous à tout et le devoir de personne nulle part.

Quoi de plus niais qu'une bourgeoisie qui croit qu'elle peut encore persuader ou contraindre les masses à travailler pour elle et à lui faire des rentes ? Quoi de plus sot qu'un prolétariat qui suppose que le capital n'a nul besoin d'être renouvelé, administré ; la production, stimulée, organisée, dirigée, et qu'il n'y a qu'à ramasser au tas une manne miraculeuse ?

A vrai dire, l'économisme d'aujourd'hui n'est pas plus positif que celui d'hier ; mais il a sa version de classe qui est le marxisme. Il n'est de science que du général ; de général que de l'objectif ; d'objectif que du positif.

Les partis, le suffrage universel, la presse d'affaires, le parlementarisme sont inhérents à la démoploutocratie. Le gouvernement n'étant plus qu'une gigantesque pompe

à profit, il n'est rien qui ne soit conditionné par sa conquête. La politicaille paralyse toute vie sociale. Suivant la catégorie à laquelle il appartient, ouvrier, paysan, classe moyenne, bourgeois, *petit ceci, petit cela*, producteur, consommateur, ancien combattant de l'avant ou de l'arrière, enfant du Gard ou du Var, « jeunesses », chacun proclame avec aplomb son droit aux profits du gouvernement et nul ne parle du devoir d'obéir et n'invoque les aptitudes et les compétences qu'exigerait la redoutable fonction de servir et de gérer l'intérêt public. D'ailleurs, cette psychose ne s'exaspère pas que pour la prise du pouvoir politique. La possession directe des biens est également, envieusement, convoitée de toute part, sans souci d'une administration quelconque, uniquement pour en jouir immédiatement. Ceux qui détiennent encore la richesse, par le détestable usage qu'ils en font, justifient en quelque sorte l'expropriation prochaine.

Le dernier genre littéraire ou oratoire est de parler de « la primauté du spirituel ». Ce serait parfait si nos vieux politicards et nos jeunes scribouilleurs y attachaient un sens positif. Hélas ! on ne peut le penser : le positif n'est d'aucune façon profitable. « Primauté du spirituel » devrait signifier d'abord détachement du temporel. Et ce serait une formidable révolution sociale, religieuse. Or, nos petits bonshommes ne l'entendent pas ainsi et ne songent qu'à des choses à leur mesure : réforme de l'État ou substitution de personnel, etc. Ce sont des « réalistes ». Modifiant leur vocabulaire, ils ne changent pas de motifs et de propos.

Comme on commence à s'apercevoir que la seule contrainte ne suffit plus, on voudrait bien lui adjoindre l'appoint de la persuasion. C'est ainsi que le bourgeois voltairien du XIX^e siècle demandait « une religion pour

le peuple », afin de s'assurer la sécurité et le monopole du profit. Malice naïve. Religion, c'est unification morale. Spiritualité, c'est libération. Voilà pourquoi Comte, formulant la loi unique de l'évolution sociale, disait qu'en se dégageant de plus en plus des fictions de la théologie et des brumes de la métaphysique, « l'homme devient de plus en plus religieux ».

DU LÉGISME AU BOLCHÉVISME

La funeste démocratie est une résultante du légalisme, de l'étatisme, et non pas leur cause.

Tout mécanisme politique va nécessairement au totalisme communiste, car il ne saurait satisfaire que telle ou telle catégorie de plus en plus nombreuse. Mais chaque gain se prend sur le capital social accumulé par les institutions organiques qui ne vivent que d'une coopération excluant le profit antagoniste, dissolvant.

Le germe de la démoploutocratie a mis des siècles pour lever. C'est pourquoi ses racines sont si profondes et seront si dures à extirper. Relisons notre vieux Montaigne :

« L'opinion de celui-là ne me plaît guère qui pensoit par la multitude des loix brider l'autorité des juges en leur taillant leurs morceaux : il ne sentoît point qu'il y a autant de liberté et d'estendue à l'interpretation des loix qu'à leur façon. Nous voyons combien il se trompoit, car nous avons en France plus de loix que tout le reste du monde ensemble, et plus qu'il n'en faudroit à reigler tous les mondes d'Épicurius : et si avons tant laissé à opiner et decider à nos juges qu'il ne fut jamais liberté si puissante et si licencieuse. Qu'ont gagné nos législateurs à choisir cent mille especes et faicts

particuliers, et y attacher cent mille loix ? Ce nombre n'a aucune proportion avec l'infinie diversité des actions humaines. La multiplication de nos inventions n'arrivera pas à la variation des exemples. Ajoutez-y en cent fois autant, il n'advient pas pourtant que, des événements à venir, il s'en trouve aucun qui, en tout ce grand nombre de milliers d'événements choisis et enregistrez, en rencontre un auquel il se puisse joindre et apparier si exactement qu'il n'y reste quelque circonstance et diversité qui requière diverse considération de jugement : il y a peu de relation de nos actions, qui sont en perpétuelle mutation, avec les loix fixes et immobiles. Les plus desirables, ce sont les plus rares, plus simples et générales ; et encore crois-je qu'il vaudroit mieux n'en avoir point du tout que de les avoir en tel nombre que nous avons. Nature les donne toujours plus heureuses que ne sont celles que nous nous donnons, tesmoing la peinture de l'âge doré de nos poètes et l'estat où nous voyons vivre les nations qui n'en ont point d'autres. »

Les institutions déclinent à mesure que l'empire du légisme s'étend. Sans doute, l'autorité spirituelle de l'Église d'une part et l'organique et souple pouvoir temporel de la monarchie de l'autre s'opposèrent à cette décomposition. La France était bien alors le parangon de la plus haute civilisation. Mais le ver légal était dans le fruit. A mesure qu'il taraudait les assises spirituelles de la religion et de la royauté, les forces morales diminuaient. La société s'anémiait. Maurras veut que la monarchie ait tonifié le catholicisme. Soit, on peut même renverser les termes. Mais le fait flagrant, c'est que l'un et l'autre ont fini par n'être plus que l'ombre d'une ombre. Tant il y a qu'à présent ce qui subsiste du pays réel n'aspire qu'à se légaliser stupidement.

DE LA DÉMENCE REVENDICATIVE A LA BESTIALITÉ GRÉGAIRE

Nous allons, soit légalement, soit dictatorialement, soit révolutionnairement, au grégarisme complet du communisme. L'instinct, les superstitions, la fausse science qui est le scientisme matérialiste, l'ignorance, l'envie, tout nous y propulse invinciblement. Pour s'en convaincre, il n'est que d'évoquer le scandale que suscitent les vues sociocentriques les plus simples. Par exemple, la substitution de l'utile au profit.

Les découvertes techniques ont contribué beaucoup au recul de l'humanité : rationalisation, standardisation, machinisme, T.S.F., cinéma, publicité, presse, etc. Une petite gazette extrémiste, fort bien rédigée d'ailleurs, s'intitule franchement *Masses*. N'est-ce pas pathétiquement indicatif ? De même, ce n'est pas sans une poignante angoisse, une sorte d'épouvante morale que l'on voit au cinéma les foules vociférantes des manifestations sportives ou les formidables défilés de nazis et de bolchéviks hurlant les mêmes cris, faisant les mêmes gestes. Sans cerveau, sans ressort, sans âme, -- spectre effroyable de la Bête d'une moderne Apocalypse...

Notre agitation tumultueuse, notre légifération incohérente, nos prétendues réformes n'ont pour fin confuse et contradictoire que le profit de telle ou telle catégorie sociale aux dépens de l'ensemble. C'est pourquoi politiciens et journalistes s'ingénient à stimuler les revendications particulières. D'où la pullulation des associations et des ligues. Les conflits qui en résultent ne trouveront leur apaisement, et pour cause, que par le nivellement communiste.

Les mœurs, une libre spiritualité sont la source vive des institutions organiques. En tarissant cette source, la légalité détruit toute socialité. Un engrenage d'acier, un troupeau bêlant n'ont pas d'âme.

Le monstrueux agrégat amorphe que se propose de former le communisme s'élabore déjà, à tout le moins psychologiquement, par cette suprématie du Nombre et de l'Argent qui ne laisse subsister aucune valeur morale, c'est-à-dire aucune différenciation proprement humaine. A cet égard, en réalité, capitalisme et communisme sont de même nature. Pour l'un comme pour l'autre, le quantitatif est tout.

Par le capitalisme, qui est le monopole devenu impossible du profit, comme par la démocratie, qui est la diffusion encore plus chimérique du profit, nous devons aboutir fatalement au communisme. C'est le mécanisme parfait dont rêvent les fabricants de Constitutions politiques et économiques. Le seul qui puisse nous mécaniser complètement, nous égaliser dans la misère et nous hébéter, nous déshumaniser assez pour nous faire abdiquer la royauté d'une libre spiritualité.

Il faut le reconnaître : Le communisme mettra un semblant d'ordre dans cette mêlée confuse de chacun contre tous pour le profit, — l'ordre du troupeau marchant à l'abattoir, de la ruche, de la termitière, l'ordre mécanique. Celui qui règne aussi dans les cimetières.

Une des vertus cardinales de l'esprit positif, mais à laquelle l'ignorance et la paresse mentale sont le plus hostiles, est son relativisme essentiel. La « manie de la certitude » marque la dégradante démission de l'intelligence. Dès lors, les nuées métaphysiques, les fables

théologiques, voire l'érudition et l'automatisme mathématique tiennent lieu de l'esprit de finesse, comme disait Pascal, et de pensée vivante. On ne se refuse lâchement à l'effort intellectuel que pour s'asservir aux mythes absurdes d'un subjectivisme égocentrique. D'où abrutissement et folie.

Le réel progrès est toujours spirituel. Pousser, propulser, réformer, n'appartient donc pas au temporel. L'État (*status*) n'a qu'un rôle : maintenir.

Certes, il n'est pas de société sans gouvernement. Mais, quelle qu'en soit la nature, pas de gouvernement parfait, sans abus. La protestation, l'opposition doivent donc être éternelles. La pérennité et l'unité ne sont pas de l'ordre du temporel. C'est pourquoi le totalitarisme qui y prétend n'est qu'un cauchemar de songe-creux.

Même une dictature, monocratique ou monarchique, ne saurait déterminer la réaction morale salvatrice. C'est cette réaction, au contraire, qui présidera à l'instauration d'un régime politique positif. *Il importe avant tout d'éliminer le virus*, de guérir le mental social. Spirituel d'abord.

NOTES DOCUMENTS ET COMMENTAIRES

LES ANCIENS COMBATTANTS EN PROIE A LA DÉMAGOGIE (*Suite et fin.*)

Avant tout, je tiens à reproduire les extraits de cette lettre, d'une sagesse et d'une noblesse émouvantes, écrite par « Un ancien combattant parti comme volontaire », M. J. d'E..., et publiée par *l'Information* :

« On peut dire aux anciens combattants : « La Nation vous doit tout. Elle ne vous donnera jamais assez. » Facile surenchère de démagogue. Le courage et la sagesse ne sont pas là. Il n'est pas de droit acquis qui ne soit révocable. Il n'est pas de créance, même privilégiée, qui ne soit sujette à revision.

« Si le monde est fou, aveuglé d'égoïsme, les anciens combattants se doivent à eux-mêmes de faire exception.

« Il s'agit de savoir aujourd'hui si ces derniers ont le droit d'exiger du pays une retraite ou une aumône, comme l'écrit un économiste.

« En fait, le devoir accompli qui était la règle n'ouvre pas un droit. Les souffrances physiques, les privations, c'était la loi générale imposée à tous les hommes valides : la guerre injuste pour tous, irréparable dans ses maux. Le devoir accompli ne fait ni créancier ni débiteur.

« Cette créance aurait-elle été acquise par un vote parlementaire ? Il faut dire que si un parlement en mal de démagogie, sans responsabilité et soucieux seulement de sa réélection, nous a voté une retraite, c'est une faute inconsiderée.

« En 1919, on a demandé à l'Allemagne 350 milliards de francs-or. Pour se les partager d'avance, les égoïsmes se donnaient libre cours. On n'en a eu que poussière et désillusion. C'était folie pure. Il y a des maux qui sont irréparables. Il fallait le courage de se l'avouer.

« Avoir dit : « L'Allemagne paiera » était folie. Aujourd'hui, dire : « La France paiera » envers et contre tout serait une folie coupable. Car la crise provoquée entraînerait la monnaie. Toutes les créances, même les plus privilégiées, deviendraient imaginaires.

« Les seuls droits que nous, anciens combattants, nous devons défendre « farouchement », ce sont les droits de ceux qui sont morts pour que la France vive. Voilà le but en face duquel il n'y a pas de droits acquis. »

Les A.C., en proie à la démagogie, prétendent qu'un *amputé* de guerre touche l'indemnité compensatrice suivante : En Angleterre, 24.000 francs ; en Allemagne, 16.000 ; en Belgique, 14.000 ; en Italie, 12.000 ; en France, 5.596. Sauf pour notre pays, j'ignore si ces chiffres sont bien exacts. Ce que je sais mieux, c'est que le budget des Pensions est considérablement plus élevé en France que dans tous autres pays. Les chiffres précités signifient donc le contraire de ce qu'on veut leur faire dire. En effet, il ne s'agit pas de lésiner sur le taux des pensions des *amputés* ou *gazés*. Bien au contraire. Si ces pensions sont dérisoires, c'est précisément parce que, d'autre part, pour des fins électorales et de défense du régime de pourriture, on a prodigué jusqu'à l'absurde, sous tous les prétextes que peuvent imaginer des profiteurs, les pensions et les sportules de toute sorte. Et il faut bien constater, tristement, que c'est surtout celles-ci que les Associations d'A.C. entreprennent de défendre « farouchement ».

A ce sujet, dans le précédent numéro, j'ai reproduit quelques passages frappants d'un écrit documenté du

D^r Maymou. Mais j'ai voulu m'informer mieux encore. Et c'est ainsi qu'un de mes bons amis de l'Est, médecin des hôpitaux et ardent patriote, m'a répondu :

« Voici les renseignements que vous désirez sur la façon dont l'Allemagne avait réglé le problème des anciens combattants. La comparaison de sa solution avec la nôtre est très instructive. En effet, la solution allemande est à l'opposé de la nôtre. C'est dire que pour les Allemands le problème est résolu, alors que chez nous la malfaisance des mesures législatives prises s'aggrave d'année en année, tant par la charge financière que par *la redoutable action démoralisatrice sur les individus*. Il y a un an environ, j'avais en mains le budget du Reich et j'ai recherché précisément les charges résultant de la guerre en pensions, soins aux mutilés, etc. J'ai été stupéfait de ne trouver qu'un poste d'environ cent millions de marks. Ne voulant pas en croire mes yeux, — chez nous le budget des pensions est de cinq milliards, donc huit fois plus fort ! — j'ai cherché dans tous les autres chapitres sans rien trouver. Je sais que les mutilés font partie d'office des cadres-maladies de l'Assurance sociale, de sorte que certains frais — mais infiniment inférieurs aux nôtres — incombent à ces caisses. Le taux des infirmités donnant droit à des pensions a été déterminé pour tous les blessés — et rigoureusement — au lendemain de la guerre ; une revision ne peut intervenir qu'en cas d'aggravation importante, et encore décourage-t-on l'abus en imposant les soins dans des maisons de santé spéciales, lorsque des opérations, traitements, etc., deviennent nécessaires. Aucune maladie n'est considérée comme suite de la guerre. Les petites suites de blessures — jusqu'à 30 o/o d'incapacité, je crois, — ont été dédommagées par un versement unique, au lieu de la rente annuelle qui est chez nous *un élément effroyable de démoralisation* par le stimulant à la revendication. Notre législation démagogique a été faite pour aller au-devant

des désirs de ces « classes envieuses, anarchiques, mendiantes, revendicatrices perpétuelles », comme vous les appelez si justement. On a même l'impression qu'on a voulu les pourrir complètement, notamment par la folle loi des Assurances sociales...

« Je pourrais vous écrire des volumes sur ce que je constate d'abus provoqués par notre législation des pensions de guerre. J'en suis si écœuré que j'ai écrit au Préfet pour lui demander de me faire rayer de la liste des experts du tribunal des Pensions... »

Le grégarisme effroyablement régressif de ces temps a été développé par la multitude de groupements, et non pas seulement ceux des A.C. Alors que la civilisation ne se fait et ne se maintient que par le dévouement organisé qui est l'ordre, ces groupements ne sont que des coalitions d'appétits, des hordes pillardes. C'est à qui fera partie de la bande la plus nombreuse pour arracher quelques bribes du capital national et social, lequel n'a plus aucun pourvoyeur ni conservateur. Chacun emploie donc le meilleur de son activité et de son temps à imaginer et à obtenir de nouveaux « droits imprescriptibles ». Et, on l'entend bien, cela ne va pas sans d'âpres disputes partisans, sans bagarres destructives, cependant que déferle, avec une rage croissante, le flot des revendications absurdes et destructives jamais satisfaites. C'est toute la démoploutocratie, le parlementarisme, l'étatisme, finalement la dictature totalitaire et le bolchévisme...

Au demeurant, partis, ligues, associations de toute sorte ne sont que des syndicats pour le profit pris sur l'ensemble. Les rares groupements, non religieux, qui poursuivent vraiment un but intellectuel, moral ou social ne disposent d'aucune force de ralliement et restent piteusement impuissants. Au surplus, ceux-là même qui en font partie ne leur accordent pas l'activité

et les ressources qu'ils consacrent par ailleurs à tous autres groupements « réalistes ».

Les A.C. ne pouvaient échapper à cette loi, à cet ordre du désordre. Ils devaient devenir, comme la grande masse populaire, les jouets lamentables d'une démagogie à outrance qui nous mène, qui précipite les peuples à un effroyable abîme de misères et de chaos sanglant. La politicaille maçonnique, à l'armistice, redouta leur colère. Aussi fut-elle trop heureuse de s'assurer une quasi-complicité par quelques largesses faciles. C'est ainsi que le 6 février, sans lendemain, hélas ! ne fut qu'un sursaut d'indignation, vite réprimé, d'une infime minorité. Et le plus grand nombre a eu tôt fait de comprendre que les « antifascistes » staviskeux étaient les plus sûrs, les meilleurs distributeurs de provende électorale. On ne peut réclamer l'honnêteté, le souci du bien public, l'ordre d'un État qu'on ne cesse de solliciter.

Émile Buré rappelait dernièrement qu'Anatole France contait que son oncle Hyacinthe s'était cru débarrassé à jamais de toute obligation morale pour avoir été héroïque sur le champ de bataille. Néanmoins convient-il de faire remarquer que la Confédération nationale des A.C. compte près de quatre millions d'adhérents, lesquels, par conséquent, n'ont pas tous combattu.

D'eux-mêmes, jamais les poilus n'eussent imaginé qu'ils avaient des « droits imprescriptibles » à être rentés. Cette prétention saugrenue leur a été suggérée par les politiciens de toute couleur dont la plupart n'avaient pas fait la guerre. Il s'agissait, pour cette espèce, de se créer une clientèle. Naturellement, il y eut surenchère, et ce furent les plus canailles ou les plus bêtes, c'est-à-dire les plus « avancés », qui l'emportèrent comme, électoralement, ils l'emporteront toujours.

Il semble paradoxal de soutenir que, présentement, sous le régime démentiel de l'électorat universalisé, toute

association n'est, en fait, qu'un virulent ferment de dissociation. Et pourtant rien de mieux prouvé. Aussi, Louis XVI, comme l'écrivait récemment M. Joseph-Barthélemy, avait parfaitement raison de dire, des corporations dégénérées, qu'elles poursuivaient « la recherche de leurs intérêts au détriment de la société générale ».

D'autre part, je n'ai cessé de penser que, dans cette guerre, le pire, le plus calamiteux c'est que les calculs d'argent y eurent trop de part. Ils ont compté parfois plus que le meilleur sang. Il s'ensuivit que l'atroce tuerie s'est terminée, non par une pure et fière victoire militaire, garantissant avant tout une longue sécurité nationale, ordonnant l'ordre européen, mais par des tractations, des « combines » de basochiens, de légistes, de pacifistes et de banquiers. Dès lors, à Versailles, à la Société des Nations et dans la presse, il ne fut plus question que de milliards. Désormais, toutes les convoitises sordides étant éveillées, exacerbées, on ne pouvait douter que tout était manqué.

Mais bien rares sont ceux qui l'ont compris. Aussi ne saurait-on reprocher aux A. C. seuls de ne pas avoir résisté à la démagogie et de s'être laissé emporter par ce courant de folie. Je viens de constater encore, cet été, dans un tout petit bourg, les ravages mentaux et moraux que font, forcément mal gérés et mal gardés par nos gangsters, les milliards des Assurances sociales. Il est plus aisé de descendre que de monter, de prendre que de produire, de se faire franc-maçon, staviskyen et comitard, que de se vouloir une âme de terrien laborieux ou de soldat héroïque. C'est que grandeur oblige et exige toujours plus de grandeur. On ne s'élève que par un effort constant.

En vérité, la peste démocratique est une affreuse maladie qui n'épargne personne et qui ne se guérira pas

spontanément. Par l'Argent et le Nombre, elle crétinise et pourrit. La légalité, la spoliation et la terreur abolissent toute résistance de l'organisme social. De plus, le bon sens, ramenant aux réalités constantes qui dissipent les basses chimères, ne saurait être populaire. Il n'est systématisable que pour une élite désintéressée. Le positif, surtout le positivisme, n'est pas favorable au coffre-fort prestigieux ni à l'Urne sacrée. Néanmoins, il ne laissera pas, en définitive, de s'imposer. Si ce n'est par la raison, ce sera par la peau.

Une aberration, non moins grave par ses conséquences, c'est d'imaginer que la politique n'est que la politicaille, exclusivement obsédée par le butin à conquérir. Ce pourquoi l'éloquence, l'intrigue, le maquignonnage seuls entrent en jeu ; non le savoir, la compétence et le caractère.

Les A. C. ont donc été persuadés qu'ils étaient aptes à « réformer » l'État et qu'ils en avaient le « droit ». Mais, pour si peu, ils n'abandonnèrent aucune de leurs incompatibles revendications. Si bien que leur Congrès des 7 et 8 juillet prouva, une fois de plus, que la démocratie déchaînée ne change pas de nature avec les étiquettes.

Les politicards n'eurent pas lieu de s'en inquiéter. L'un d'eux, M. Pierre Dominique, dans *la République*, le montra spirituellement : « Quels admirables parlementaires que nos camarades ! Tous les anciens combattants qui ne sont pas députés peuvent se consoler ; ils avaient ce qu'il fallait pour l'être. Les motions, préjudiciables ou non, n'ont plus de secrets pour eux ; c'est un plaisir de leur voir pousser leurs amendements ; ils vous troussent un ordre du jour, comme un grand cuisinier trousse un poulet, vous font un discours comme une sauce ; ce sont des artistes et, quand il paraît devant eux, M. Rivollet prend vraiment l'air d'un ministre.

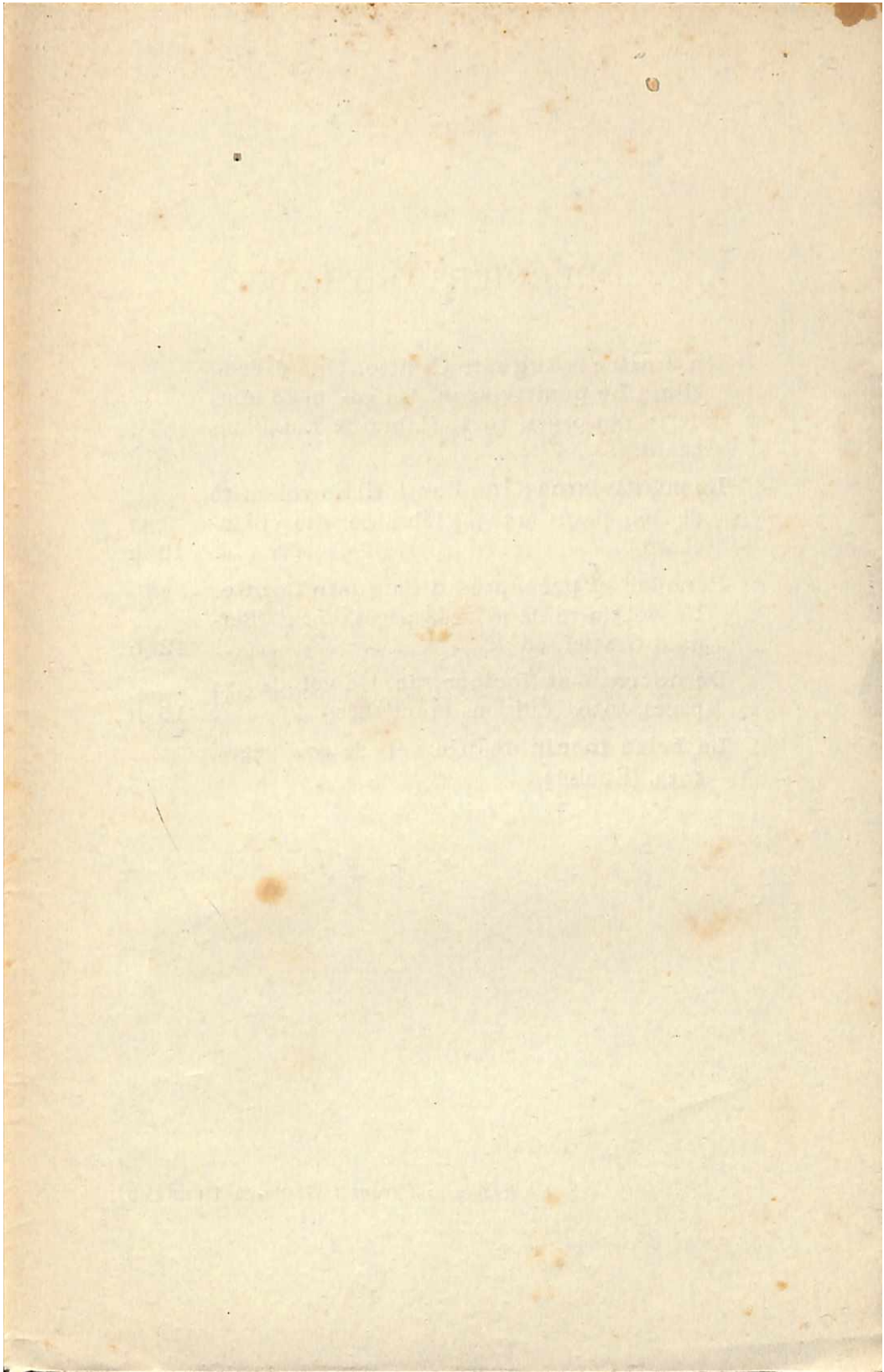
UN GOUVERNEMENT DE BRELANDIERS

Le pacifisme, l'antimilitarisme ne s'affirment jamais que contre la patrie française. On peut le constater encore par la mobilisation de l'armée bolchévique du « Front commun ». Mobilisation ayant bien moins pour but de défendre le stavisckysme, qui, hélas ! n'est nullement mis en péril par un fascisme imaginaire, que de promouvoir l'expansion démocratique du pillage.

C'est que, si les appétits s'exaspèrent, les « impôts » (qu'ils disent) rendent moins. On ne trouve pas toujours des collecteurs comme Oustric et Stavisky. Aussi s'ingénie-t-on de toute manière. Il y a les loteries. Le *Journal Officiel* nous révèle que, pour la seule année 1933, Daladier, René Renoult, Boncour, Dalimier, Raynaldy, Chautemps *regnante*, il a été délivré plus de cinquante autorisations d'ouvrir de nouveaux tripots. Au reste, il est probable que, pour les années précédentes, avec les Tardieu, Flandin, Paul Reynaud, il en a été de même.

A propos de la roulette, les journaux nous ont conté enfin l'histoire édifiante de Chautemps, prince du royal secret et avocat destitué de la Maison de jeu de Monte-Carlo, administrée par le frère du « damné de la terre » qu'est Léon Blum.

En vérité, les claquedents sont devenus une des colonnes du Temple.



DERNIERS OUVRAGES

- Un maître : Auguste Comte. Une direction : Le positivisme.** Un vol. in-18 jésus de IV-150 pages, 1921. (Librairie Ém. Blanchard.) 5 fr.
- Le positivisme dans l'action.** Un vol. in-16 de 460 pages, 1923. (Librairie Ém. Blanchard.) 10 fr.
- Pensées et préceptes d'Auguste Comte.** Un vol. in-18 de XIV-268 pages, 1924. (Bernard Grasset, éd.) 12 fr.
- Démocratie et Sociocratie.** Un vol. de 374 pages, 1930. (Éditions Prométhée.) 15 fr.
- La crise insoluble.** Un vol. de 204 pages, 1933. (Épuisé.)